

Devant la révolution numérique et son accélération, devant la déferlante Internet et la mode des start up, il est souvent de bon ton de donner la parole aux nouveaux gourous de la communication et du progrès ou aux catastrophistes millénaristes, sans aborder les problèmes concrètement, ni les replacer dans leur contexte précis et sur une longue durée.

C'est pourtant l'approche courageuse tentée ici par Jean-Yves Mollier, professeur d'histoire à Saint-Quentin en Yvelines, spécialiste de l'édition et de l'histoire culturelle, et onze chercheurs liés au livre et à l'édition, conservateurs de bibliothèques ou universitaires. Trois parties sont successivement consacrées à l'économie générale du système éditorial (avec une ouverture sur la librairie), à des exemples de mutations ou continuités de secteurs particuliers (jeunesse, politique, clubs), et enfin aux statuts du lecteur et de l'auteur, objets de remises en cause tant conceptuelles que juridiques ou concrètes.

Soulignons immédiatement une des qualités de l'ouvrage, l'aller-retour constant entre des exemples et analyses particulières voire pointues (la Bibliothèque nationale de France, le livre de journaliste, le droit de prêt en bibliothèques publiques, l'origine des clubs de livre) et le mouvement global de l'édition et de la société (le statut de la recherche, les nouvelles revendications des auteurs, les médiations entre le livre et son lecteur). Ainsi sont replacés affrontements, craintes sectorielles ou fantasmes nationaux dans leurs logiques et connexions globales. Le livre est constamment envisagé dans sa globalité, sans être réduit à un secteur de l'édition ou à une de ses professions, et toujours mis en rapport avec ses rivaux ou voisins des activités humaines. De même, cet ouvrage rassemble des analyses aux constats volontairement actuels, d'autant plus qu'elles prennent racine dans une réflexion historique poussée, parfois sur des siècles (histoire du codex). Loin de se périmer, elles appellent au débat et à la réflexion, refusant de prédire un avenir mirifique ou apocalyptique.

On regrette d'autant plus la part limitée consacrée à l'international et aux exemples étrangers, qui n'apparaissent le plus souvent qu'à titre de bref appui, en filigrane ou contrepoint d'une démonstration, et laissent parfois le sentiment que la crise du livre est un problème français, quand le constat à l'origine de cette réunion fut justement l'essai provocateur d'André Schiffrin sur son expérience américaine, *L'Édition sans éditeurs*¹, et que le souci affirmé dès l'introduction par Jean-Yves Mollier est de replacer l'exception française dans sa logique mondiale.

Enfin, le livre se veut complémentaire de *L'Histoire de l'édition*², et



NOTES DE LECTURE

*Jean-Yves Mollier
et un collectif :*
Où va le livre ?,
Éditions La Dispute,
2000,
283 pages, 130 F

1. André Schiffrin : *L'Édition sans éditeurs*, La Fabrique, 1999.

2. *L'Édition française depuis 1945*, dir. Pascal Fouché, Cercle de la Librairie, 1998. Dernier volume de *L'Histoire de l'édition*.

NOTES DE LECTURE

non une somme exhaustive sur tous les secteurs de la chaîne du livre. Ainsi les problèmes de coût de fabrication ne sont-ils absolument pas évoqués, l'édition étant vraiment le cœur du débat.

La démonstration s'ouvre sur un bilan économique de l'édition française, à travers ses géants Hachette et Havas, et les autres groupes. Jean-Yves Mollier s'attache à expliquer l'importance historique de l'éditeur, qu'il date du XVIII^e siècle avec l'exemple précis de *L'Encyclopédie* de Diderot qui pour la première fois enclenche un processus d'offre et non de réponse à la demande du lecteur. Il rappelle que pendant des siècles, le livre fut d'abord de la religion, ensuite du droit, et que l'équation édition égale littérature est récente.

Décidant de lancer des œuvres comme des produits proposés à la curiosité, les commandant à des auteurs de moins en moins indépendants, abandonnant son métier d'imprimeur puis celui de libraire, l'éditeur prend la place centrale dans la chaîne du livre. Ces processus s'accroissent tout au long du XIX^e siècle, à travers des méthodes de plus en plus industrielles et capitalistes, que l'on retrouve chez Hachette, premier empire français du livre, évidemment à l'étranger, mais aussi dans des maisons plus moyennes, comme Calmann-Lévy, Fayard, Berger-Levrault, Flammarion... Le champ du symbolique et le terme même de « maison » cachent dès lors une réalité qui est d'abord celle d'entreprises industrielles gérées comme telles.

Les grandes concentrations sont en fait amorcées dès 1914, et c'est le soutien de partenaires extérieurs au livre (la grande banque) qui permet ce mouvement, les maisons moyennes comme Gallimard menant la même politique (rachat de la Nrf en 1919). La constitution des géants actuels n'apparaît donc que comme le prolongement et la persistance d'une évolution déjà ancienne et relativement limitée par rapport aux pays anglo-saxons.

Cette analyse historico-symbolique est relayée par une présentation économique pointue des deux géants de l'édition française, Hachette et Vivendi-Havas, à travers leur constitution et leur structure, qualifiée du terme poétique d'« oligopole à frange ». De grandes différences existent clairement, Hachette cherchant à couvrir tous les métiers et secteurs, appuyé sur sa tradition scolaire, tolérant parfois des groupes semi-autonomes en son sein (Hatier), Havas préférant plus de sélectivité, de restructuration et rationalisation. Hachette reste valorisé comme éditeur, quand Havas n'est qu'un conglomérat du conglomérat Vivendi, ces deux groupes n'étant pas traditionnellement éditeurs. Le paradoxe français reste que ces géants semblent attacher une place plus importante au capital intellectuel que leurs

rivaux mondiaux, auprès desquels ils font d'ailleurs plutôt figure de poids très moyens³.

Un article d'Élisabeth Parinet éclaire ensuite les stratégies et les enjeux de la survie des maisons de taille moyenne, tout aussi « commerciales », à une autre échelle, et dont l'avenir reste incertain à long terme, face au manque récurrent de capitaux pour développer et pérenniser l'activité.

De même la crise de la librairie fait l'objet d'un développement parfois catégoriel, rappelant que les libraires traditionnels ne réalisent plus que 17% des ventes et que leur avenir face au commerce en ligne est bien ambigu, sauf à imaginer une renaissance du libraire-éditeur sur le Web, le diffuseur court-circuitant le centre traditionnel de l'activité, la maison d'édition.

Cette longue présentation replace bien les enjeux d'une supposée crise de l'édition, récurrente depuis 50 ans, dans un contexte global d'industrie capitaliste, certes atypique par la nature du livre et l'importance du capital humain dans les structures, et dont la valeur symbolique et la présence médiatique dépassent largement les enjeux financiers, relativement minimes à l'échelle mondiale comme à l'échelle des préoccupations des groupes qui se partagent le marché.

Le deuxième volet vient en illustration de ces constats. La partie souffre d'un effet de saupoudrage, le choix des secteurs et acteurs présentés étant par nature arbitraire, et leur pertinence variable. La renaissance de l'édition provinciale, étudiée par Jean-Yves Mollier à travers Actes Sud, la question centrale des médiations possibles / nécessaires et de leurs formes entre livre et lecteur, à propos des clubs de livres par Alban Cerisier, le dynamisme de l'édition jeunesse par Jean Perrot montrent bien que le livre a un avenir certain à court terme. La présentation de la tradition de censure par Jean-Yves Mollier semble d'abord déplacée dans le débat, c'est en réalité une transition avec la dernière partie, consacrée aux autres acteurs (lecteurs et auteurs) du monde du livre et à leur remise en cause par les technologies numériques et les réseaux.

Le bilan des pratiques de lecture, par Christine Detrez, membre de l'équipe Baudelot, est à cet égard édifiant. Il pointe bien la crise réelle de la lecture, tant en volume (érosion du nombre de livres lus et de bons lecteurs) que sur le plan symbolique, le livre ayant manifestement largement perdu son statut spécifique et sa valeur symbolique. La dichotomie violente constatée au lycée entre lecture savante et lecture ordinaire en est un des marqueurs les plus évidents.

Parallèlement, la crise actuelle des relations entre bibliothèques et



NOTES DE LECTURE

3. Le rachat d'Universal par Vivendi, intervenu depuis, ne modifie pas cette analyse, les activités acquises étant d'abord audiovisuelles et non du domaine du livre.

NOTES DE LECTURE

édition, abordée par Christophe Pavlides, se révèle n'être qu'une des manifestations de la remise en cause des pratiques générales et des nouvelles revendications des auteurs, plus sensibles et plus exigeants devant les potentialités induites par la numérisation d'une part, par la démocratisation des études et les changements d'échelle d'autre part. Crise de l'auteur relayée par l'étude d'Antoine Compagnon et par celle de Roger Chartier, qui mettent bien en lumière, derrière le symbole, le caractère hautement socio-historique de cette notion, contestée très théoriquement par Roland Barthes autrefois, et très concrètement aujourd'hui par Internet : pour une large part, le réseau ne supprime pas les auteurs, il les multiplie et facilite la prise de conscience du statut d'auteur par de nombreux intervenants. Il s'agit donc d'une crise du système de perception des droits d'auteur et de sa légitimité. Il s'agit aussi d'une prise de pouvoir du lecteur, devenant lecteur-auteur, et d'après Roger Chartier, à la veille d'une transformation peut-être radicale de son statut, qui n'est pas disparition mais reconstruction radicale. Au seuil de la prophétie, Roger Chartier, citant Benjamin, rappelle l'ambivalence de toute nouvelle technologie, qui est ce que nous en faisons.

Pour conclure, Jean-Yves Mollier revient sur le paradoxe d'un secteur, l'édition française, dont le poids financier diminue sans que sa portée symbolique n'en pâtisse encore, dont les géants sont en fait de petits groupes mondiaux ou de simples divisions de leurs conglomerats respectifs, dont les maisons les plus créatives, alourdis par leur fonds, doivent s'allier aux grands, et dont l'acteur majeur et emblématique depuis le XIX^e siècle, l'éditeur, est fragilisé par le poids grandissant des distributeurs et diffuseurs. Secteur complètement lié au monde de l'économie, mais basé sur les capacités d'inventions qui viennent régulièrement redynamiser son paysage. Un secteur dont les plans les plus traditionnellement industriels (le scolaire) sont frappés par une crise de la demande et de la pratique de populations étudiantes en constante croissance, comme par la perte de pouvoir symbolique du livre dans la société et l'institution scolaire, assimilant la lecture à une contrainte utilitariste et non à un plaisir à partir du lycée. Un monde par ailleurs globalement remis en cause par la révolution numérique, dans ses structures plus que dans ses contenus, auteurs, lecteurs, diffuseurs et prescripteurs voyant leur statut et la nature de leurs actes modifiés par ces nouvelles potentialités. Un appel aux états et aux écoles pour contrer la naissance d'un nouvel analphabétisme et contribuer à la création d'une nouvelle agora ouverte à tous conclut l'ouvrage. ■

Olivier Piffault